# Théâtre Français. *L’École des femmes*.

Cette comédie a un mérite qui devrait être mieux senti ; on y tourne en ridicule l'autorité des maris, la vertu des femmes, l'austérité des devoirs du mariage, et les idées religieuses qui sont la sanction de ces lois gênantes ; on y prêche la liberté du sexe ; enfin, on y fait voir comment l'amour ouvre l'esprit à la plus ignorante, à la plus niaise, et lui suggère les ruses les plus ingénieuses. Tout cela est si instructif, si moral si philosophique, que je ne conçois pas qu'on néglige une pièce où l'on apprend de si belles choses. Cependant, avec un peu de réflexion, j'aperçois la cause de ce refroidissement du public pour *L’École des femmes*: les belles choses qu'on y apprend sont sues de tout le monde ; ce sont des vérités usées et banales. C'était tout le contraire quand Molière donna cette comédie ; il annonçait une doctrine nouvelle ; il s'élevait contre d'anciens préjugés : de son temps, les maris étaient maîtres chez eux, et abusaient de leur pouvoir sans qu'on y trouvât à redire ; ils avaient pour eux les lois et les mœurs. Toute la bourgeoisie était imbue de principes sévères qui condamnaient les femmes à la simplicité, à la modestie ; qui les enlevaient aux plaisirs de la société pour les confiner dans leur ménage. Mais, après les guerres de la Fronde, après les premiers succès de Louis XIV, au commencement d'un siècle qui promettait tant de prospérités, les mœurs avaient paru s'adoucir ; tout tendait à un régime plus doux : il était appelé par les vœux secrets de la génération qui entrait alors dans le monde. Molière, immolant sur la scène à la risée de la jeunesse l'antique rigueur du gouvernement domestique, était un novateur, un révolutionnaire, appuyé par le penchant secret de tous ceux qui aspiraient à un changement : le poète scandalisait les vieux radoteurs, mais il flattait les jeunes gens des deux sexes. Il ne faut pas s'étonner de l'effet prodigieux que produisit dans la nouveauté cette pièce aujourd'hui si délaissée ; les précieuses et les rigoristes la déchiraient avec acharnement, le public y courait avec fureur : il faut encore moins s'étonner de l'abandon où elle languit aujourd'hui. Tout ce qui était alors important, tout ce qui excitait l'intérêt, n'est plus aujourd'hui à nos yeux que bagatelle et vétille. La révolution des mœurs et des principes est faite depuis soixante ans ; les vices du temps de Molière sont devenus des usages ; les infortunes conjugales ont cessé d'être comiques à force d'être communes : le bon ton a proscrit toutes les railleries sur ce sujet, et même jusqu'aux noms par lesquels on désignait alors les maris trompés ; et dans cette *École des femmes*, qui fit jadis tant de bruit, les hommes et les femmes ne voient qu'un vieux fou, dupe d'une jeune innocente, objet indigne d'attention, qui n'apprend rien à personne, et qui ne signifie absolument rien, depuis la grande réforme du code galant et conjugal. Quant à l'art du poète, et au talent qui brille dans toutes les scènes, c'est ce dont on se soucie le moins : la pièce est jouée par les derniers acteurs ; le comique en est réputé ignoble chez le beau monde ; on n'y va point : les comédiens la donnent toujours parce qu'elle leur est commode ; aucun comédien de marque n'y est employé.

Geoffroy.